

Michel Chaillou l'Égyptien

En plein dans le Nil

Dans « la Croyance des voleurs », Michel Chaillou raconte son enfance entre Loire et Nil : un long fleuve pas toujours tranquille

Il ne faut pas se fier à sa tête d'angelot blanchi sous le harnais : Michel Chaillou a dû beaucoup rêver, dans son enfance aux bords de Loire, d'appareiller pour les Antilles, de se faire boucanier et de prendre d'assaut une ville espagnole. La fièvre de la bourlingue ne devait plus le lâcher, encore qu'il ne se soit pas laissé pousser une barbe de forban, et qu'il ait fini par jeter son dévolu, en même temps que son épuiette à mots, dans les fleuves paresseux de la littérature. Michel Chaillou parle de la Guyenne de Montaigne ou du Forez d'Honoré d'Urfé comme ces vieux loups de mer qui, à l'Ancre de la Miséricorde, vous racontent le cap Horn d'antan pour un verre de rhum. Ses romans ressemblent aux caves merveilleuses de l'enfance : des remises de mots démanchés, de remords sombres, de siècles pendus comme des jambons, d'amours de paille, de rêveries entoïlées dans le hamac des épeires, entre la poutre craquée et la corde d'échalotes. On y dispense une philosophie bourruée, que ses multiples callosités authentifie, une espèce de gymnastique de la lenteur, un zen traîne-savates autrement plus réjouissant que tous les body-machins à la mode : de quoi se remettre l'âme à l'endroit parmi les odeurs de feuilles mortes et de lait, de volaille et de vieux cuir, un cuir si fauve qu'il semble avoir tanné l'air de la sellerie.

Dans son précédent livre, « Rêve de Saxe », il y avait du sexe, quelques raves, toute la brocante jardinière et amoureuse qui faisait déjà le charme de « Domestique chez Montaigne » et du « Sentiment géographique ». Michel Chaillou écrit comme on taille les sabots dans le Rouergue : au racloir et à la caresse. L'outil n'efface pas la main. Les fantômes réduits en copeaux, reste l'enfance : la semelle des souvenirs, celle qui talonnait ses récits sans la faire voir. La voici, c'est « la Croyance des voleurs ».

Le narrateur est un gamin que sa mère, Charlotte, a abandonné au grand-père jardinier et à la grand-mère qui a des bols à prénom. Ils sont concierges dans une cartonnerie. Une caverne immense dont on savonne le carreau, le soir, aux heures désertes. Autour, il y a des terrains vagues, des caches d'Indiens, des mystères. Le fleuve coule, le fleuve court, insaisissable comme maman Charlotte, vers ses aventures portuaires. Et Samuel, c'est le nom du gamin, s'attarde à la

rive, s'attarde à l'école, tardif en tout, lent en tout, sauf à la course. On le trouve un peu « innocent ». Lui se sait coupable, maudit de la malédiction dont s'enivre son autre grand-mère, la vagabonde, l'Égyptienne. Et, la lecture aidant et l'âge venant, Samuel se dit que le sang des morts coule dans ses veines, des morts et des pilliers de tombes, et l'enfance est tout entière là, tapie sous



Michel Chaillou

une pyramide de cartons. La Loire monte, prend des allures de Nil en crue.

Quand les écrivains font la visite guidée de leur enfance, ils prennent souvent la pose du gardien balayant l'espace d'un revers de casquette à l'intention du touriste : « Nous avons devant nous le château proprement dit », ce qui évidemment vous fait contempler d'un autre œil le méchant éboulis de pierrailles à quoi se résume la chose proprement dite. « Chez nous on a une table, quatre chaises, plus l'éternité », écrit Chaillou. On a beau dire : rien ne se conserve mieux que l'éternité. Quand elle meuble la mémoire de chimères intactes, comme ici, quand elle fait un croche-pied au temps qui voudrait filer, on peut même parler de grâce. « Se souvenir, écrivait naguère Chaillou, c'est comme prier : Dieu bouge au fond du sac. » Et Michel Chaillou est un fameux receleur d'émotions, qui nous ouvre là tout son sac. Un moment rare, à goûter les coudes sur la table, les poings dans les joues.

JEAN-LOUIS EZINE

« La Croyance des voleurs », par Michel Chaillou, Seuil, « Fiction et Cie », 320 pages, 99 F.